

La colonisation a toujours été prêchée pour deux grandes raisons: la première est d'ordre moral, la seconde, d'ordre économique.

Les Canadiens français, aux dires des dirigeants civils et religieux de l'époque, formaient un peuple de défricheurs. Ce peuple devait se maintenir dans ses traditions religieuses et morales. De plus, la ville apparaissait comme un lieu de perdition pour le chrétien. Voilà certaines raisons d'ordre moral apportées pour inciter le peuple canadien-français au retour à la terre, à cette terre nourricière des âmes et des corps. Appelée "agriculturisme", cette philosophie de la vie fut prêchée comme la vocation providentielle et nationale des Canadiens français.

Les raisons d'ordre économique sont quelque peu différentes. Il fallait surtout enrayer le chômage afin d'assurer le relèvement économique de la province. Pour ce faire, on proposa de décongestionner les villes et villages en fondant des nouvelles paroisses.

En plus de venir en pays de colonisation "pour répondre aux desseins de la Providence, fonder une paroisse et donner à Dieu le témoignage de leur esprit de foi et de leur bonne volonté"(1), les colons quittaient villes ou villages parce qu'ils ne pouvaient plus y faire vivre leur famille. Ils espéraient ainsi améliorer leur sort.

Nous essaierons, dans ce qui suit, de découvrir les motifs de la venue de ceux qui descendirent dans la vallée de la Matapédia et qui vinrent former d'abord un embryon de paroisse, ensuite un village prospère dans les limites actuelles de Val-Brillant. Comment pensaient-ils faire vivre leur famille sur les bords du lac Matapédia? Comment ont-ils survécu sur des terres en "bois debout"? De l'agriculture? De l'industrie du bois? Nous tenterons de saisir cette réalité vécue il y a cent ans et son prolongement jusqu'à nos jours.

* La Matapédia, orientation industrielle

Le vaste territoire qui compose la vallée de la Matapédia était peu connu et peu visité avant 1830. Le Chemin Kempt, terminé en 1833 et sa conversion en chemin Matapédia (1859-1868), ne donna pas l'élan désiré à la colonisation. Peu de colons choisirent de s'établir dans la Matapédia. En 1867, d'après un rapport de Joseph Rosa, seulement douze familles habitaient dans la vallée.

A cette époque, l'agriculture n'était pas l'activité première. La coupe du bois intéressait davantage les nouveaux venus. De 1850 à 1872, Pierre Brochu, gardien d'un poste ou maison de repos à "la tête du lac Matapédia" (aujourd'hui Sayabec), fit des chantiers nombreux et même considérables. Il eut un moulin à scie. En 1861-1862, il employa plus d'une trentaine d'hommes aux travaux de la coupe et du flottage du bois. L'exploitation forestière avait pris le pas sur l'agriculture.

La construction du chemin de fer, commencée en 1869 et terminée en 1876, offrit à la colonisation un vaste territoire à peupler et à développer.

* Au début, la colonie

Dans les limites actuelles de Val-Brillant, au coeur de la vallée de la Matapédia, seulement quatre familles résidentes assistèrent au passage du premier convoi de l'Intercolonial, le premier juillet 1876.

Par la suite, le chemin de fer attira les colons. On en compte seize pour la seule année 1879, venus de Sainte-Françoise et des Trois-Pistoles. En 1880, la jeune colonie porte le nom de Cedar Hall et est peuplée par une trentaine de familles. Les nouveaux venus s'établirent en "squatters" et commencèrent immédiatement à débarrasser un morceau de terrain pour y bâtir un camp.

Avant 1880, les gens de la colonie ne vécurent ni de

val-brillant

la colonisation d'un territoire par l'exploitation forestière

l'agriculture ni de l'industrie du bois. La forêt recouvrait tout le territoire mais aucune compagnie n'exploitait ces ressources. L'absence de "terres faites" empêchait le développement de l'agriculture. Pourtant, deux cents âmes vivaient dans cette nouvelle colonie. Les pères de familles devaient se rendre dans les vieilles paroisses pour y travailler de temps à autre.

* Cedar Hall prend une orientation industrielle

La nature elle-même montra aux premiers colons l'orientation que devait se donner Cedar Hall. La forêt immense et alors inépuisable en apparence, serait le gagne-pain des familles. Les pionniers se firent donc bûcherons.

Au tout début de la paroisse, le territoire était complètement recouvert par la forêt. Avant de devenir cultivateur, le colon qui est allé s'établir à (. . .) (Cedar Hall) a dû d'abord arracher le sol à la forêt. Avant même d'apprendre son métier de cultivateur, il a dû apprendre celui de bûcheron.(2)

Rapidement la colonie prit une orientation industrielle. En 1881, les King Brothers devinrent propriétaires de la seigneurie du lac Matapédia. La même année, ils accordèrent un contrat considérable de coupe de bois de construction à la Howard Guernasy Manufacturing Co.. Le développement de la colonie sera, semble-t-il, assuré par l'exploitation forestière.

C'est l'industrie du bois qui attirait surtout les colons vers la jeune colonie. La forêt recouvrait toutes les terres et la localité possédait un moulin à scie. Les nouveaux venus concentrèrent donc leurs efforts vers l'exploitation forestière.

Vers 1880, Joseph Smith vint s'établir à Cedar Hall. Il ne désirait pas devenir cultivateur. Il s'était procuré du gouvernement d'immenses territoires qu'il voulait exploiter. Il avait un goût particulier pour la colonisation. En tant que producteur de bois il invitait les colons des paroisses du bord du fleuve à venir résider dans la région. Aux dires de madame Antoine Paradis de Val-Brillant, petite-fille de François-Xavier Bélanger arrivé en 1888, celui-ci donnait comme raison de sa venue que Cedar Hall possédait un moulin et qu'on payait un bon prix pour le bois coupé.

La production du bois devint donc l'activité principale pour plusieurs. Par exemple, Alphonse Lauzier, arrivé en 1878, a construit et exploité, durant sa vie, quinze moulins à scie. Il fallait donc conserver et protéger cette industrie.

En 1884, après le feu qui détruisit les scieries King Brothers, Raphaël Nolin, leur gérant, les reconstruisit le même automne, montrant ainsi l'importance et l'intérêt des colons et des compagnies pour la production du bois.

* L'agriculture: une activité de subsistance

L'industrie du bois procurait du travail et un revenu intéressant, mais ne produisait pas la nourriture nécessaire à la survie des habitants. Dans une colonie éloignée des grands centres, où le transport de la nourriture par la voie plutôt lente du chemin de fer était impensable, les colons devaient se suffire à eux-mêmes, au moins pour les premières nécessités. C'est pour cette raison que les pionniers se firent agriculteurs.

D'abord une activité de subsistance, l'agriculture prospérait à mesure que la forêt reculait. Les premiers abattis étaient

devenus en peu de temps de riches pâturages. Le sol se trouva propice à la culture des céréales et des légumes. Mais l'agriculture demeurerait davantage une occupation familiale qu'une entreprise se suffisant à elle-même. Même si l'industrie du bois semblait à elle seule assurer le développement de la paroisse, l'agriculture était considérée comme l'occupation principale des habitants de Cedar Hall: "Bien que la forêt procurât souvent un revenu monétaire supérieur à celui de l'agriculture, c'est cette dernière occupation qui était considérée comme l'occupation principale de la population".(3)

*** L'agriculture et l'industrie du bois: deux facteurs du développement de Cedar Hall**

Dès 1890, l'agriculture et l'industrie du bois se sont combinées pour assurer le développement de la localité. Cette union s'imposait: l'industrie du bois rapportait des profits mais ne lui procurait pas de nourriture: d'autre part, les conditions géographiques dans lesquelles on pratiquait l'agriculture exigeaient des efforts disproportionnés par rapport aux résultats: "Comme dans la plupart des municipalités de ce type, ce n'est pas l'agriculture qui faisait vivre la famille du cultivateur, mais c'est plutôt le cultivateur qui par son travail faisait vivre sa terre".(4) Cependant, des succès modestes se manifestèrent. Après environ dix ans de ce genre de colonisation, le nombre de résidents s'élevait à 575 et les colons occupaient toutes les terres du premier rang. En 1901, la population atteignait le chiffre de 1600 âmes. Les colons occupaient entièrement les deux premiers rangs et accaparaient presque complètement le troisième.

*** La colonisation orientée vers l'exploitation forestière**

Dès lors, les colons qui se dirigeaient vers Cedar Hall (paroisse Saint-Pierre du Lac), dans la Matapédia, en pays de colonisation, étaient assurés de faire vivre leur famille au moyen de l'agriculture et de l'exploitation forestière.

Les responsables comprirent que, dans cette région, la colonisation ne pouvait être liée qu'à l'agriculture. En 1910, dans le **Guide du Colon**, cahier publicitaire publié par le Ministère de la colonisation, on insistait sur le fait que les forêts étaient très étendues et très exploitées et que le colon pouvait y trouver de l'emploi constamment en dehors de l'époque des semences et des récoltes.

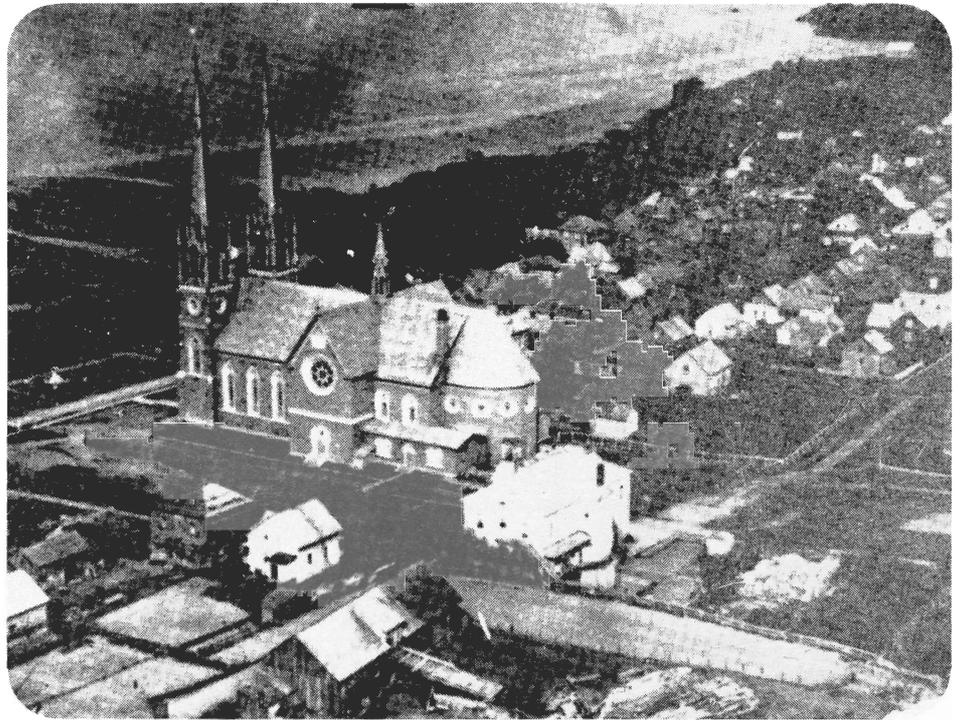
Cela suppose naturellement l'existence de "chantiers" et des scieries pour l'exploitation sur place. Tous ceux qui veulent y prendre part sont à même de le faire. Ainsi, le colon n'a-t-il jamais de morte saison et les "chantiers" l'attendent pour l'aider à nourrir sa famille, quand sa terre lui a donné tout ce qu'elle était en mesure de lui donner.(5)

Antoine Bernard a su saisir cette impression qui se dégage "de cette terre montagnaise longtemps considérée comme inhospitalière à l'homme" et, où l'industrie forestière marche de pair avec la colonisation apportant sa large part de développement et de stabilité:

Et c'est plaisir de saisir au passage le sourire de satisfaction du présent, de foi en l'avenir, qui éclaire le visage bruni de l'habitant (. . .) en route pour la scierie, ou de sa vigoureuse compagne qui revient des vaches, entourée de sept ou huit marmots. C'est le royaume du bois, des gros pâturages, des enfants sains et joyeux, nourris qu'ils sont du lait des troupeaux et de l'air des montagnes.(6)

*** La relève assurée par la jeunesse**

Les fils de cultivateurs et les nouveaux venus voyaient s'of-



VAL-BRILLANT

frir à eux deux possibilités d'assurer un gagne-pain: le travail combiné d'agriculteur et de travailleur forestier et celui de journalier-bûcheron. Les fils de colonisateurs, habitués à la dure vie des bois et des champs, choisirent de s'établir sur la terre paternelle ou sur une autre dans un rang voisin. Le métier de journalier n'offrait pas autant d'avantages que le travail mixte d'agriculteur et de travailleur forestier, ils devinrent donc plus précisément des ouvriers agro-forestiers.

En 1920, la John Fenderson Lumber Co. qui exploitait une des nombreuses scieries de la région, payait pour un bon homme, à Val-Brillant, un salaire de \$2. par jour. Somme souvent insuffisante pour nourrir une famille nombreuse. Par contre, à la même époque, un cultivateur apportait au moulin, dans la même journée, deux cordes de bois qui lui rapportaient chacune \$2. et cela sans nuire à l'agriculture à laquelle il s'adonnait durant l'été. Toutefois, l'industrie forestière était en grande partie responsable des progrès réalisés dans la paroisse. Les scieries procuraient un travail continu à plus de 150 personnes. Durant l'été, le moulin fonctionnait jour et nuit. A l'intérieur du moulin, des préposés opéraient en plus de la "grande scie", cinq moulins à bardeaux. De nombreux ouvriers étaient employés aux ouvrages connexes; par exemple, dans la cour, d'autres chargeaient les wagons pour l'expédition du bois. A l'automne, l'expédition du bois terminée, les journaliers du moulin allaient rejoindre les équipes de bûcherons qui travaillaient à l'année.

Jusqu'en 1929, Val-Brillant connut une ère de prospérité remarquable. Le chômage n'existait pas. L'industrie du bois et l'agriculture procuraient de l'emploi à l'année longue à toute la population. Mais hélas, la crise économique vint mettre un terme à cette période de grands progrès.

*** De la grande crise à la révolution tranquille**

En frappant les industries du bois, la crise montra que la stabilité de la paroisse dépendait en grande partie de l'exploitation forestière. Au cours de la décennie qui suivit, les familles de journaliers au village vécurent des années de grande misère.

En 1941, on assista à la fermeture définitive du moulin à scie, qui avait fait vivre la moitié de la population pendant

cinquante ans. L'exploitation abusive de la forêt par les colons et les compagnies était responsable de cette situation désastreuse. On en devine les conséquences néfastes, dans l'ordre économique, social et familial. La population qui avait dépassé en 1931 les 2000 âmes passa en 1941 à 1884, en 1951 à 1793. Durant cette période de marasme, seule l'agriculture parvint à tenir le coup.

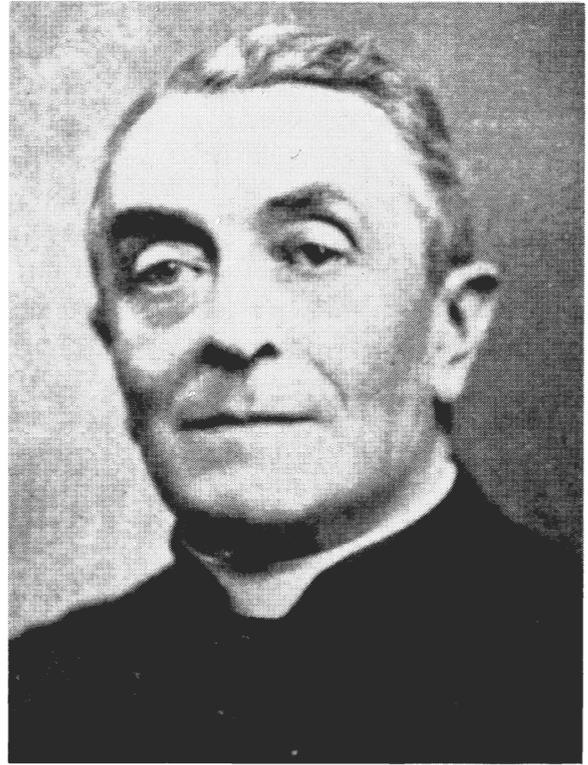
La paroisse voulut se donner une nouvelle orientation: elle devint essentiellement agricole. Aux dires du curé Joseph-Désiré Michaud, cette nouvelle vocation continua d'ajouter des lauriers aux succès accumulés naguère: "L'industrie l'ayant boudée et désertée, pour conserver son titre (Reine de la Vallée), elle a demandé à l'agriculture de redorer son blason. Et elle a réussi, puisque de l'avis de tous, notre paroisse est une des meilleures de la vallée au point de vue agricole."⁽⁷⁾

Malgré les efforts de réorganisation de la paroisse, Val-Brillant avait vécu de meilleures années. A la fermeture du moulin vint s'ajouter la désertion du sol. Des 14 cultivateurs résidant en 1955 dans le seul rang 2 est, il n'en reste actuellement que deux. La modernisation des fermes explique, en partie, cette situation. Pour vivre sur la terre, il fallait opérer des changements trop nombreux et trop profonds; les cultivateurs quelque peu âgés renoncèrent à tout projet d'amélioration et d'expansion de leurs fermes.

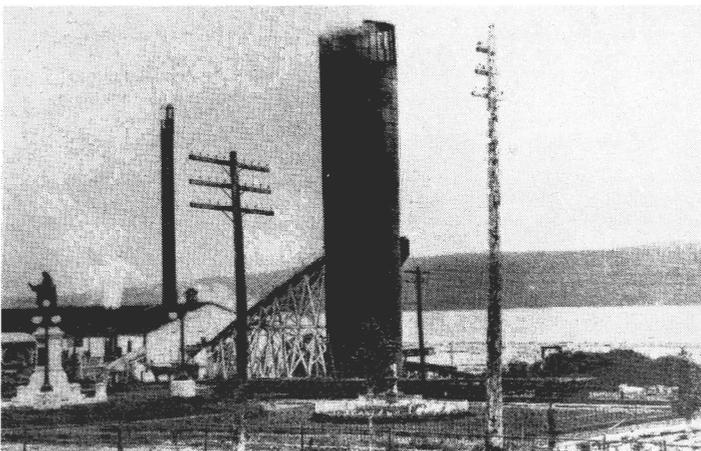
La centralisation des services dans les villes vint décider les derniers hésitants. La fermeture de la beurrerie et des entrepôts frigorifiques de la Firme Nicole Frères, le départ du bureau de l'agronome et des quartiers généraux de l'Association pour la protection des forêts de la Rive-Sud du Saint-Laurent, la fermeture des écoles de rang et le départ du bureau de l'inspecteur des Ecoles du district, la centralisation des cours de niveau secondaire dans les écoles polyvalentes sont autant de raisons qui font que Val-Brillant n'est plus le chef-lieu administratif de la vallée. La population passa en 1961 à 1732, en 1966 à 1620, en 1971 à 1267. Amqui était devenue la métropole de la vallée.

De nos jours, Val-Brillant conserve toujours son caractère agro-forestier. De jeunes cultivateurs exploitent presque toutes les terres de la paroisse et la sylviculture est venue remplacer les chantiers d'autrefois. La population est parvenue à vivre et à survivre en demeurant fidèle à une double vocation qui a évolué en agriculture spécialisée et en sylviculture, deux activités toujours complémentaires dans l'économie rurale d'aujourd'hui.

Gabriel Auclair, étudiant
Université du Québec à Rimouski.



L'ABBE JOSEPH-DESIRE MICHAUD: "Il a façonné la physionomie de Val-Brillant, il a marqué de son empreinte le caractère social et religieux de la paroisse". . .



Le moulin à scie qui faisait vivre la moitié de la population de Val-Brillant.

REFERENCES:

1. Luc Sirois, prêtre, **Sermon de circonstance prononcé au cours de la messe pontificale chantée en l'église de Val-Brillant par Monseigneur Georges Courchesne, le lendemain de la consécration de l'église**, septembre 1949.
2. Gérald Fortin, **La fin d'un règne**, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, p. 126.
3. **Loc. Cit.**
4. **Loc. Cit.**
5. Alfred Pelland, **La colonisation dans la Province de Québec. Guide du colon**, Québec, Ministère de la Colonisation, des Mines et des Pêcheries, 1910, p. 60 et 63. Ce paragraphe est textuellement copié d'Arthur Buies, **La Vallée de la Matapédia. Ouvrage historique et descriptif**, Québec, Léger Brousseau, Imprimeur-Editeur, 1895, p. 36.
6. Antoine Bernard, **Au pays canadien. La Gaspésie au soleil**, Tours, Mame, 1925, p. 36.
7. Jos.-D. Michaud, **Les fêtes de Val-Brillant, 18, 19 et 20 septembre 1949. 1889-1949**, Val-Brillant, (s. éd.), 1949, p. 13.